

existence des rites et du chant Lyonnais, disparut sous le flot des innovations. Les autres diocèses n'étant pas destinés à être des diocèses types, sont arrivés par des phases sans cesse renouvelées, à des perturbations plus radicales, auprès desquelles les changements de Lyon pourraient passer pour de l'immobilité. On ne peut nier cette tendance générale à rejeter le passé et à adopter les modes contemporaines. Il n'y a donc plus qu'à en examiner la portée et les conséquences.

Tandis que dans quelques églises, on entre à pleines voiles dans l'art profane, il s'élève en des points isolés certaines lueurs de consolation. Des esprits d'élite cherchent à réagir contre le paganisme envahissant; des compositeurs sérieux, rompus à la science harmonique et chrétienne avant tout, ont laissé sans bruit les réminiscences du théâtre. En se maintenant dans la tonacité moderne et en conservant l'orgue comme accompagnateur et soutien des voix, ils ont usé très-sobrement des attractions qui résultent des dissonances et donnent à la musique le caractère des passions humaines. Ils ont recherché les successions calmes et religieuses des accords consonnants. Pour le rythme, ils l'ont abandonné, parce que la carrure symétrique et le développement obligé de la période musicale étaient tout aussi incompatibles avec les paroles d'une messe ou d'une simple prière que les artifices les plus ingénieux du contre-point figuré et de l'orchestration. Ils sont revenus à cette loi du bon sens, que dans un office religieux, le chant n'étant ni le but, ni le moyen principal d'édification, ne devait consister, sauf de rares exceptions, qu'en une sorte de déclamation accentuée, méthodique, expressive, mais dégagée de la servitude d'un rythme régulier. Ils ont fait du plain-chant dans la tonacité moderne. Ce fait n'est pas sans importance; il indique un changement complet de direction et pourra re-